

L'éclair de la rencontre.

Juifs et chrétiens ensemble témoins de Dieu.

Colette Kessler
Parole et Silence, 2005.

16.

DE L'URGENCE DE LA RÉPONSE JUIVE

DANS LE DIALOGUE JUDÉO-CHRÉTIEN

Il me semble important que le thème du colloque organisé par la *World Union for Progressive Judaism*¹ soit : « *Existe-t-il une morale judéo-chrétienne ?* » En effet, les appartenances religieuses diverses et considérées comme fermées les unes aux autres figurent, sans aucun doute, parmi les causes de conflit qui ont déchiré le monde tout au long de vingt siècles d'histoire. Il me paraît non moins important que ceci ait lieu à Paris, puisque c'est ici qu'est née en 1948, notamment sous l'impulsion de deux juifs français, Jules Isaac* et Edmond Fleg*, l'Amitié Judéo-Chrétienne de France.

Depuis 1948, la rencontre existe à tous les niveaux entre des chrétiens et quelques juifs. (...) Engagée, quant à moi, en tant qu'enseignante du judaïsme, dans ce dialogue depuis plus de trente ans, stimulée et enrichie par lui tant sur le plan intellectuel que spirituel, je voudrais ici rappeler pourquoi et dans quel esprit les juifs, en particulier les juifs libéraux, devraient y être présents pour réellement répondre à l'urgence du temps et préparer l'avenir qui s'y enracine.

Un dialogue entre deux personnes, entre deux groupes quels qu'ils soient, est un processus difficile qui oblige chacun des partenaires à écouter l'autre, à renoncer à croire que la vérité qu'il confesse exclut que l'autre ait une vérité différente. Le dialogue exige l'humilité, la capacité de se remettre en question face à (167) l'attitude de l'autre, au questionnement de l'autre. Il exige la connaissance et la reconnaissance de l'autre. Certes, durant de longs siècles, nous le savons, les juifs durent faire front à une Église triomphante et triomphaliste ; la Croix fut pour eux synonyme de persécution ou de menace de conversion.

J'essaierai donc d'indiquer quelques pistes où les juifs devraient s'engager pour apporter leur indispensable et spécifique contribution à cette exigence qu'est de nos jours le dialogue judéo-chrétien, reconnu par beaucoup aujourd'hui comme le paradigme de tout dialogue interreligieux. Il est facile de constater, à chacune des étapes du dialogue, qu'en s'y engageant on opère une avancée sur la voie du renouvellement de sa propre identité, ce qui est fondamentalement une exigence du judaïsme (j'y reviendrai plus loin). Je définirai toutefois trois conditions qui se posent à nous, juifs, pour la réussite de ce dialogue :

La première condition est de ne pas aborder la rencontre dans une attitude uniquement rivée au souvenir d'un passé malheureux, et chargée de ressentiment, voire de haine. Préparer l'avenir, c'est être attentif au changement du présent. Comme l'écrit le Rabbin Léon Klenicki, « l'examen de conscience des juifs devrait les amener à refuser le procédé facile d'une continuelle accusation de l'autre, qui devient une sorte de triomphalisme de la douleur ». Combien de fois, dans d'autres domaines du judaïsme, n'avons-nous pas déploré, nous juifs libéraux, la persistance de comportements passés, devenus vides de contenu, masquant des crispations immobilistes.

La seconde condition est d'aborder la rencontre en se départissant de la peur de l'autre : peur d'avoir en face de soi un convertisseur potentiel ; peur qu'en cherchant à mieux connaître le

¹ « *Union Mondiale du judaïsme Progressiste* », association englobant l'ensemble des communautés juives libérales et réformées dans le monde.

judaïsme le chrétien tente à nouveau et de façon insidieuse une usurpation d'identité ; peur qu'un rapprochement excessif ne mène au syncrétisme. Assumer son identité face à l'autre en se débarrassant de ces peurs, c'est se libérer d'un judaïsme de ghetto, frileux, recroquevillé sur lui-même ; c'est retrouver l'élan prophétique du judaïsme. N'est-ce pas précisément ce que voulait dès son origine le judaïsme libéral, et ce qu'aujourd'hui — face à l'intégrisme renaissant de certains milieux orthodoxes et à la tentation de pan-halakhisme²² qui guette le libéralisme — il doit savoir plus que jamais préserver.

La troisième condition est de ne pas demander seulement au dialogue judéo-chrétien d'être un moyen de faire obstacle à toute nouvelle montée de l'antisémitisme. Certes, l'expérience des années passées a prouvé en plusieurs circonstances que, face à la résurgence de l'hydre antisémite, nos amis chrétiens savaient immédiatement se mobiliser, comme par exemple, en France lors de l'attentat de (169) « Copernic », de la profanation du cimetière de Carpentras et récemment dans l'« affaire de la Bible des communautés chrétiennes ». Mais notre présence dans la rencontre doit être vécue plus profondément. **Elle peut, elle doit nous faire passer du plan historique ou sociologique au plan de notre vocation spirituelle...**

Les chrétiens aujourd'hui veulent nous rencontrer en tant que témoins vivants et non fossilisés du message de la Tora et des Prophètes. « Le monde a besoin de nous », s'écriait Martin Buber* après la guerre. La rencontre doit être acceptée comme un appel à un approfondissement de notre foi, une exigence de vérité et de radicalité vis-à-vis de soi-même. Elle nous oblige à accepter d'être déplacés dans nos interrogations spirituelles, dans notre identité. Par là elle nous permet, non de devenir l'autre, mais de devenir nous-mêmes par l'écoute de l'autre, et non plus en nous fermant à l'autre. Elle permet parfois de redécouvrir au cœur de notre propre foi, de notre Tora, des valeurs oubliées, c'est-à-dire ce qu'elle renferme de plus profond, de plus secret et que nous avons occulté nous-mêmes pour mieux nous distinguer de l'autre. Combien de fois n'avons-nous pas entendu des juifs affirmer que « l'humilité est une valeur chrétienne, pas juive ! » ou que « le silence et la prière personnelle sont des éléments caractéristiques de la spiritualité chrétienne !... » Il s'agit de surmonter une peur qui apparaît chez certains juifs comme viscérale : la peur de trouver des similitudes dans les deux expressions religieuses (...)

Il est nécessaire pour les juifs de changer leur regard et leur langage sur les chrétiens et le christianisme. Le juif a été trop longtemps et est parfois, hélas, encore caricaturé par le chrétien. C'est beaucoup trop souvent que le chrétien l'est par le juif. Les juifs confondent certaines déformations du christianisme avec le christianisme lui-même, et ne cherchent pas assez à « connaître l'autre tel qu'il se définit lui-même » Par ailleurs, trop souvent dans des réunions juives, on se permet, en l'absence supposée de chrétiens, de formuler des insinuations malveillantes ou mensongères sur le christianisme, voire de citer de prétendues affirmations doctrinales chrétiennes qui seraient démenties si un chrétien était présent, ceci pour faire valoir la supériorité du judaïsme. Une telle attitude est désormais devenue intolérable. (...)

Mieux connaître l'autre, cela nous conduit aussi à nous engager à ce que les générations qui nous suivent soient éduquées dans la fidélité à la Tora en même temps que dans une véritable ouverture à l'autre. (...). Qu'en est-il du côté juif ? Parlant ici pour la France, je crois pouvoir dire que, du côté du judaïsme orthodoxe, peu d'efforts sont faits, et même qu'à l'intérieur de certaines écoles juives traditionnelles est encore développée une éducation où le *goy* est parfois encore fort mal traité. (...)172)

Dans le Talmud, les premiers chrétiens sont considérés comme des *minim*, des déviants, par rapport à l'Alliance sinaïtique, même si une place généreuse est faite aux *tsadiké oumoth haolam*, c'est-à-dire aux justes des nations et aux hommes qui, se rattachant à l'Alliance de Dieu avec l'humanité, contractée avec Noé, observent les sept préceptes noahiques déduits par les rabbins de versets bibliques (*Sanh.* 48, b). Au cœur du Moyen Âge, Juda Halévy* et Maïmonide* assignaient aux chrétiens (et, sur le même plan, aux musulmans) une place particulière parmi les nations « pour frayer la voie au Messie Roi ». C'est Menahem Hameïri* qui allait définitivement cesser d'inclure

²² Retour à une stricte observance de tous les préceptes de *la Halakha*

les chrétiens dans la formule habituelle sur « les nations qui pratiquent un culte idolâtre » (décision qui devrait faire réfléchir certains juifs contemporains !). Au XVIIIe siècle, Jacob Emden*, dont les écrits sur les chrétiens ont été appelés « épîtres de tolérance », affirmait que « le fondateur du christianisme a d'une part affermi de toutes ses forces la Tora de Moïse... et d'autre part a rendu un grand bienfait aux païens en abolissant l'idolâtrie... et en essayant de les rendre plus parfaits par le moyen de l'éthique, bien plus difficile encore que la Tora de Moïse. » Il précisait que les propagandistes antisémites et les théologiens antijuifs avaient « perverti » l'enseignement de leur maître.

Oui, véritablement, c'est de cela qu'il s'agit aujourd'hui. Les juifs sont-ils prêts à accueillir le chrétien comme un frère, à la fois semblable et différent, comme le partenaire de l'Alliance dans le projet de Dieu ? Comme un partenaire voulu par Dieu dans la quête du Royaume, dans le *tikkun olam*³ ? Comme appartenant lui aussi à une communauté de foi en dépit des différences ? Se rendent-ils compte que le chrétien a besoin du juif, mais que le juif aussi a besoin du chrétien face au monde et face à Dieu ?

Pour pouvoir seulement formuler ces questions, il faut avoir vécu intensément de nombreuses rencontres judéo-chrétiennes faites d'études bibliques, d'échanges doctrinaux, de silence partagé, de prières. Il faut avoir perçu combien ces rencontres, à l'heure actuelle — alors que le monde juif est plus que jamais diversifié, mais paradoxalement replié sur lui-même — nous aident à redéfinir les concepts fondamentaux de notre tradition suivant une dynamique voulue par les plus grands maîtres du judaïsme contemporain. Il faut être prêt à se libérer des crispations identitaires, religieuses et culturelles, pour vivre ce que Martin Buber appelle « la sainte insécurité de la voie religieuse ». Il faut avoir commencé un jour à répondre « présent », *hinéni*, à la demande de l'autre de rencontrer le juif vivant, témoignant, transmettant.

S'engager dans les chemins ardu mais exaltants de la rencontre, c'est essayer, juifs et chrétiens, dans un compagnonnage retrouvé, (174) dans nos fidélités respectives renouvelées, d'œuvrer, à la réconciliation effective des disciples du Dieu d'Abraham, de Moïse et de Jésus.

³ Textuellement, « la réparation du monde »